

Musique

«Vous ne pouvez pas être mes fans et ne pas vouloir la paix dans le monde»

Madonna Chanteuse, à son concert d'Abu Dhabi



Photo

Pieter Hugo à l'Elysée

C'est le photographe star de l'Afrique du Sud. On se souvient de ses portraits de Noirs albinos ou de ses «petits Blancs» réduits à la pauvreté. Pieter Hugo débarque à Lausanne le 8 juin. A voir!



Election

Miss USA artiste

Elle a 20 ans. Elle joue du violoncelle. Olivia Culpo, de Rhode Island a été couronnée Miss USA dimanche. Bientôt Miss Univers?

Musique

Ces chansons qui défient le pouvoir

Le chant contestataire est le vecteur de la révolte citoyenne

David Brun-Lambert

Le défilé de 10 000 personnes samedi dernier à Berne contre les restrictions imposées à la vie nocturne dans la capitale a une nouvelle fois démontré les relations étroites qu'entretiennent musique et manifestations citoyennes.

A New York, Athènes ou Montréal, la mobilisation sociale est également allée de pair avec une musique improvisée dans les rues et la communion des manifestants autour de chansons engagées.

Un hymne

A New York, ce sont ainsi les titres *We are the 99%* et *World Wide Rebel Songs* qui demeurent les emblèmes du mouvement «Occupy Wall Street», lorsque *No Nos Movera*, une chanson issue de la série télévisée *Verano Azul*, s'est imposée comme l'hymne des Indignés espagnols. «Non, non, ils ne nous bougeront pas!» clame son premier couplet.

Tandis qu'à Athènes la population se livre toujours à d'impressionnants concerts de casseroles afin de protester contre les nombreux plans d'austérité, au Québec des milliers de jeunes ont choisi de les imiter. Chaque soir, à 20 h, ils défient le gouvernement Charest en produisant un immense tintamarre.

Changer le monde

Rapidement, la scène pop de Montréal s'est mobilisée pour leur cause: contrer la hausse des droits de scolarité. Arcade Fire ou les Cowboys Fringants ont donné des concerts gratuits. La chanteuse Ariane Moffatt a posté sur Internet une nouvelle version de son tube *Jeudi, 17 mai*. Le comédien Jon LaJoie a offert *Song for the students*, une chanson de soutien au mouvement.

Quelques heures après la démission de la ministre de l'Éducation Line Beauchamp, 70 musiciens issus de l'Université et du Conservatoire de Montréal ont interprété l'*Ouverture 1812* de Tchaïkovski. «Désolé du dérangement, on essaie de changer le monde», a



Dix mille jeunes sont descendus dans la rue ce week-end à Berne. PETER KLAUZNER/KEystone

lancé le comédien Julien Poulin, suivi de Jeanne Reynolds, porte-parole de la coalition étudiante, qui concluait: «Quoi de mieux que la musique pour faire entendre notre voix?»

Révolution française

Chaque mouvement social possède son hymne autour duquel se fédèrent et communient ses participants. Ce phénomène prend ses racines durant la Révolution française. Il a invariablement accompagné, jusqu'à nos jours, la ré-

volte des peuples face aux injustices ou aux violences politiques.

Au milieu des années 60, un tournant s'opère lorsque le chant protestataire quitte le domaine révolutionnaire dans lequel il était circonscrit pour s'inscrire dans la culture populaire.

Tandis que l'Amérique est déchirée par la lutte pour les droits civiques et la mobilisation contre sa présence au Vietnam, la pop music devient le nouveau vecteur de la révolte sociale.

Durant cette ère, la chanson

contestataire se mue en critique informelle des troubles sociaux. Bob Dylan (*The Times They Are a-Changin'*), puis Bob Marley (*Get Up, Stand Up*) ou le punk rock engagé de The Clash (*London Calling*) incarnent tour à tour cette évolution.

Abus et inégalités

Depuis, leur répertoire et l'imaginaire qu'ils suscitent accompagnent toujours la mobilisation des peuples contre les inégalités ou les abus du pouvoir.

Chronique

Par Stéphane Bern



Une reine en technicolor

Impossible d'y échapper. Le jubilé de diamant de la reine Elisabeth II est de ces événements qui électrisent la planète. Il attire à Londres des centaines de milliers de touristes et permet au peuple britannique de retrouver sa fierté d'antan. De fait, bien peu d'entre nous auront la chance de vivre un autre jubilé de diamant, car, sauf accident dramatique, peu de souverains accèdent au trône si jeunes qu'ils peuvent espérer régner durant soixante ans... Il est pourtant un aspect du jubilé de la reine qui a complètement échappé aux observateurs. Il semble pourtant révélateur de sa personnalité comme de sa fonction. Reine du temps, Elisabeth II est aussi la reine de la couleur. Montée sur le trône vêtue de noir à la mort de son père, George VI, elle aura passé soixante ans de sa vie à ne porter que des couleurs vives, bref à n'exister qu'en technicolor. C'est ce qui explique sans doute que tous les feuilletons imaginés par Hollywood - de *Dallas* à *Dynasty* - restent bien fades à côté du spectacle offert par la production Windsor family! «La royauté doit se vêtir pour les foules», avait expliqué le célèbre portraitiste Cecil Beaton. La reine se doit de porter des couleurs éclatantes pour être vue de tous et du plus loin possible, ce qui l'oblige du même coup à porter des

chapeaux ne lui mangeant pas le visage. «C'est un élément indispensable de son travail» ajoutait Sir Hardy Amies, qui eut le redoutable honneur d'habiller la reine dans les années 50 après Norman Hartnell. Aujourd'hui, la reine a son habilleuse, Angela Kelly, qui sait comment redonner une deuxième ou une troisième vie à d'anciennes tenues, mais aussi l'Écossais Stewart Parvin, qui applique la règle de plomber les ourlets de la souveraine pour qu'un vent indiscret ne révèle pas les dessous de la monarchie! Au chapitre de l'indiscrétion, le styliste ne craint pourtant personne. Il vient de révéler que si la reine était toujours impeccable, c'est parce que ses vêtements ne se froissaient pas sur elle, qu'elle ne transpirait pas et même qu'elle avait une doublure chaussures, une femme chargée de les porter avant la souveraine pour que celle-ci n'ait pas mal aux pieds! Et si c'est bien la reine Elisabeth qui a pris place dimanche à bord de la barge royale, c'est sa doublure lumière depuis vingt ans, Ella Slack, ancienne productrice télé à la BBC, retraitée sur l'île de Man, qui a permis aux caméras de faire le point. Mais c'est à croire que la reine prend ensuite un immense plaisir à surprendre les cadres par ses tenues colorées qui impressionnent l'objectif et tranchent avec le ciel maussade...

Critique

Katia Berger



«Hope, Howl & A Statement on Body, Sound, Space and Time»
Théâtre du Grütli

★★★★

Démonstration de théorème: eurêka!

Une fin de règne se signale souvent par son déclin. Pas au GRÜ, où la codirectrice en partance se surpasse dans une apothéose aux harmoniques rock. Pour sa dernière création intra muros, Maya Bösch et sa compagnie Sturmfrei ne se contentent pas de réquisitionner toute la Maison des arts du Grütli. Elles convoquent également en une seule explosion toute sa palette transdisciplinaire de performance et d'installation, de corps et de textes, de sons et de lumières. Un bilan en forme de cri, qui n'a rien du rôle d'agonie. Première étape: la White Box du 2e étage. Face au public, un mur que trouent trois ouvertures se prolongeant dans un espace blanc. S'y découpent, fragmentaires, trois pâles figures féminines, qui chantent en allemand des extraits du *Winterreise* de Schubert, sur un

fond sonore signé Vincent Hänni. C'est l'immémorable errance des corps, «machines souffrantes» que les femmes ont appris à bâillonner. Deuxième station: derrière une vitrine du hall d'entrée, une interprète grimée et costumée crie à la face des spectateurs le texte fondateur de l'antithéâtre qu'est *Je voudrais être légère* d'Elfriede Jelinek - référence maîtresse de la compagnie Sturmfrei. Radicale, la voix féminine pulvérise l'illusion théâtrale centrée sur le jeu. Ultime halte: la Black Box. Cet univers sera sombre et masculin. Mêlés au public, cinq acteurs y disent l'hallucinoire *Howl* d'Allen Ginsberg, autre référence phare du travail de Bösch. Ce mugissement de la *beat generation* mitraille le pouvoir politique - mais sert également à Maya Bösch de résolution au théorème définitif de Jelinek. Car cette partition «vocalo-guitaristique» débouche *in fine* sur un choc esthétique qui induira l'audience à s'impliquer plutôt qu'à applaudir.

Théâtre du Grütli, rue du Général-Dufour 16, jusqu'au 10 juin, 022 328 98 68, www.grutli.ch

Le Centre d'art contemporain a enfin un directeur

Nomination

L'historien et critique d'art Andrea Bellini prendra ses fonctions en septembre

Le Centre d'art contemporain de Genève (CAC) vient d'annoncer la nomination au poste de directeur de l'historien et critique d'art italien Andrea Bellini. Il prendra ses fonctions en septembre. Codirecteur du Castello di Rivoli-Museo d'Arte Contemporanea depuis 2009, Andrea Bellini, 40 ans, a dirigé Artis-

sima, la foire internationale d'art contemporain de Turin de 2007 à 2009. Auteur et coauteur de nombreuses monographies d'artistes et de catalogues d'exposition, il a également été le rédacteur de l'édition américaine de *Flash Art International* entre 2004 et 2007.

Il remplace la décriée Katya García Antón, qui avait quitté le Centre il y a plus d'un an déjà, en mars 2011. Le nouveau directeur devait être nommé en septembre dernier. Mais le désistement d'Anthony Huberman, commissaire de l'exposi-

tion «Coming soon», actuellement au CAC, a bouleversé l'organisation. Il sera le quatrième directeur du Centre depuis sa création par Adelina Von Fürstenberg en 1974. «Je suis ravi de l'opportunité qui m'est donnée d'écrire un nouveau chapitre pour cette institution de rang international.» Il est au bénéfice d'un contrat de trois ans qui aurait dû se terminer en décembre 2012 au Castello di Rivoli. Sa démission est aussi un *statement* par rapport aux coupes budgétaires dans la culture en Italie.

Le CAC a décidé de ne pas changer son système de contrat à durée indéterminée malgré les complications que cela peut poser pour une institution de ce type. Jean Altounian, président du Conseil de fondation et précédemment de l'Association des amis du Centre d'art - depuis environ dix-huit ans - nous avait avoué l'été dernier que la question d'un autre fonctionnement se posait. «Le contrat reste de durée indéterminée mais le cahier des charges du directeur sera revu tous les quatre ans.» **Anna Vaucher**